

Un autre monde

Anne Rothschild dirige l'action éducative du Musée d'art et d'histoire du judaïsme à Paris. En 1991, elle séjourne une année à Jérusalem et à l'occasion de se rendre à Ramallah. Douze ans plus tard, peu avant la mort de Yasser Arafat, elle fait une nouvelle visite à Ramallah.

Anne Rothschild

Jérusalem, automne 1991.

Au cours d'une soirée officielle avec le consul de Belgique Jean-Louis Mignot, un ami dont je connaissais les liens avec les Palestiniens, et à qui j'avais émis le souhait d'en rencontrer, Waffa m'avait été présentée. Nous avons parlé d'enfants, de soucis éducatifs, un terrain d'entente où se retrouvent les femmes, quand, brusquement, provocatrice, elle m'avait lancé :

– Vous accepteriez de venir chez nous, à Ramallah? Vous savez, nous n'avons pas des cornes et des pieds fourchus...

Un peu estomaquée, je répons :

– Mais bien sûr, je serai ravie¹...

Mai 1992.

La route vers Ramallah depuis Jérusalem serpente dans des sortes de banlieues tristes. Les maisons sont hérissées d'étranges antennes: des tours Eiffel de toutes tailles cherchent à capter les ondes du monde.

¹ 1991-1992. Au plus fort de la première Intifada, avant le processus de paix, les contacts entre Palestiniens et Israéliens étaient pratiquement inexistant, et les Israéliens ne désiraient ni n'osaient s'aventurer dans les territoires craignant des attaques récurrentes des Palestiniens.

Le couple palestinien qui nous invite est chaleureux. Après les jus de fruit (pas une goutte d'alcool, nous sommes chez des musulmans que je soupçonne de ne pas être pratiquants, jouant un rôle politique, ils ne peuvent se permettre une transgression, en tout cas dans des circonstances comme celles-ci), nous passons à une table opulente. Toutes sortes de salades, divers plats de viandes. Vida, mon amie iranienne de passage à Jérusalem, rappelle des souvenirs de son enfance. Waffa me dira à une autre occasion: « Avec elle, nous nous sentions à l'aise, elle est comme nous », avec tout ce que cela peut impliquer de sous-entendus par rapport aux Européens. Deux ravissantes fillettes voltigent autour de nous et monopolisent l'attention de Jean-Louis qui les ravit par les quelques mots d'arabe qu'il a appris. Leurs yeux pétillent de malice.

Mais la mère, tendue, nous raconte l'angoisse du couvre-feu, quand il se poursuit jour et nuit. Les terreurs nocturnes quand les soldats cognent sur les portes. Les chiens, fous de rage, aboient. Les enfants pleurent. Aux fenêtres, des lumières s'allument. Des hommes, des femmes, hébétés de sommeil, grelottants de froid, entrebâillent leur porte sous l'éclat aveuglant des projecteurs. Les soldats pénètrent dans la maison, dénombrent les personnes, vérifient les papiers, fouillent. La plus petite s'agrippe à la robe de sa mère. Comment expliquer aux enfants, arrachés à la paisible chaleur du sommeil, ces brutales intrusions? Chaque nuit, au moindre coup de feu, et nous les entendrons claquer plusieurs fois dans la soi-

rée, les petites se réveillent en hurlant, craignant que les jeeps n'emmènent leur père en prison. Les livres qu'il possède dans sa bibliothèque, certains d'auteurs israéliens contestataires, suffiraient à le faire interner.

L'homme parle avec modération. Sa voix est douce, retenue. En sourdine de la musique de Bach, il a fait ses études en Allemagne. Il nous livre sa crainte de voir monter le parti Hamas, celui de l'intégrisme religieux. Moins il y aura de dialogue, plus il y aura de place pour la religion. Les jeunes désespérés, mis devant une impasse, cherchent l'espoir là où on le leur propose. Si ce n'est pas dans ce monde-ci, ce sera dans l'autre. Mohammad, médecin, consacre une partie de son temps gratuitement à un orphelinat, une manière pour lui de s'investir dans la construction du peuple palestinien. Aujourd'hui, il œuvre à établir des relations entre écrivains, artistes palestiniens et israéliens, avec la complicité du consul. C'est d'ailleurs à ce titre-là, en tant que poète belge et juive, que j'ai été amenée à le rencontrer.

Son travail n'est pas facile, certains l'accusent de trahir sa cause. Mais il pense qu'aujourd'hui Israël est une réalité incontournable, même si cela fait mal, et que le temps est venu d'ouvrir un dialogue avec ceux qui sont le plus à même de le faire. Rompre la paranoïa qui existe de part et d'autre, chacun projetant sur son adversaire l'image de ses anciens oppresseurs. Les juifs croient reconnaître leurs persécuteurs nazis et les Arabes, leurs oppresseurs coloniaux. Seule la

parole a le pouvoir de briser l'immense peur, souvent semblable, que chacun a de l'autre.

Je sortirai de ce monde étouffé, oppressé et oppressant avec une note d'espoir. La sagesse, la douceur de Mohammad m'accompagneront longtemps. Tout en sachant que ce sont ceux-là qui sont les premiers à tomber sous les coups des extrémistes. J'ai peur pour lui.

Douze ans se sont écoulés depuis que ces lignes ont été écrites. Je me rends compte à quel point le discours de Mohammad était en avance sur son temps. Non seulement, je n'ai jamais oublié mes rencontres avec ce couple, mais, comme une graine déposée, elles ont peu à peu orienté ce qui donnait sens à ma vie. Avec eux, j'ai compris que seul le face-à-face avec l'autre pouvait influencer sur les craintes respectives, casser les stéréotypes et les préjugés. Lorsqu'on m'a confié la charge du service éducatif du Musée d'art et d'histoire du judaïsme, j'ai d'emblée cherché à mettre en place des parcours avec l'Institut du monde arabe, persuadée de la valeur du travail qui pouvait être fait auprès des enfants... Depuis, j'ai bâti, non sans avoir dû faire face à des résistances, un programme pour les jeunes, fondé sur l'héritage commun des cultures juive et musulmane.

Restée en contact avec Jean-Louis, j'ai pu obtenir à nouveau les coordonnées de Mohammad. Nous nous sommes remis à communiquer par email. Lorsque, récemment, l'occasion s'est présentée de voya-

ger en Israël, j'étais bien décidée à tout tenter pour le revoir. D'autant qu'il m'avait livré la passion de sa fille aînée pour la littérature française qu'elle étudie à l'université de Birzeit et l'impossibilité de trouver des romans français sur place. J'ai donc glissé dans ma valise un paquet de livres à lui remettre...

Jérusalem, 6 octobre 2004.

Sharon mène son offensive sur Gaza, hier un soldat israélien a trouvé la mort à Ramallah.

Après un temps estival, les nuages se sont rassemblés sur le front nord.

13 heures. J'ai rendez-vous avec Nadra, une Palestinienne qui travaille avec mon cousin israélien dans une organisation de handicapés. Il m'a confié son admiration pour cette femme bossue, qui dirige un service d'accueil aux enfants. Chaque jour, elle effectue, dans des conditions souvent pénibles, le trajet aller et retour Jérusalem-Ramallah, où habitent ses parents. Sans hésiter, elle s'est offerte pour me guider, car, bien que Ramallah ne soit située qu'à une quinzaine de kilomètres, y accéder relève d'un parcours de combattant. Les territoires sont rigoureusement interdits aux citoyens israéliens, une mesure destinée à les protéger, dit-on. Seuls peuvent y pénétrer librement les colons. Les étrangers, qui désirent s'y rendre, doivent emprunter une succession de taxis, correspondants aux différentes zones qu'ils traversent. Quant aux Palestiniens, seuls ceux munis d'un permis (presque impossible à se procurer) ou

ceux domiciliés à Jérusalem-Est (c'est le cas de Nadra) peuvent passer.

L'élégance de Nadra me surprend agréablement. Un teint brun rehaussé par des colliers d'or et une tenue beige, très chic, font immédiatement oublier son handicap. Je grimpe dans sa voiture. Nous communiquons dans un anglais sommaire. Échange rapide de civilités, discussion à bâtons rompus.

Nous quittons Jérusalem au plus gros de la circulation. Les autobus bondés klaxonnent dans des rues encombrées. Ce soir, c'est le dernier jour de Souccoth, la fête des Cabanes. Comme à toutes les veilles de fête, la fièvre monte, chacun veut terminer ses courses à temps. La ville semble prise d'une folie collective.

Je ne reconnais pas la route que nous empruntons. Fraichement tracée, mettant à nu les entrailles de la terre, elle coupe un village arabe de part et d'autre. Mon regard est attiré, en contrebas, par un mur dont la clarté tranche sur le moutonnement des collines chauves. Étrange cicatrice de béton neuf, il court à travers un immense paysage usé par l'érosion et les millénaires d'Histoire. Une succession de dalles préfabriquées emboîtées les unes dans les autres d'une hauteur que j'estime à six mètres. Sa légèreté m'étonne (mon imaginaire l'avait édifié épais et gigantesque, un peu comme la muraille de Chine), mais je sais qu'il est truffé d'instruments électroniques. Barrière de sécurité, mur de séparation, suture, sont les dénominations dont le qualifie le gouvernement israélien. Mais qu'est-il donc sinon la matérialisation fantasmagique de

tous les murs derrière lesquels l'Histoire n'a cessé de nous repousser? Ne sommes-nous pas allés jusqu'à ériger en absolu un Mur devant lequel nos prières viennent buter? Je pense aux sommes colossales englouties dans cette construction titanique qui obstrue l'horizon. Elle sectionne une entité vivante en deux blocs étanches en mordant sur des centaines de mètres, aux dépens des paysans palestiniens. Survivants aveugles et aveuglés, nous croyons éloigner l'ennemi alors que nous ne faisons que reproduire le piège qui nous étouffera et rendra encore plus infranchissable la voie vers l'autre.

Pendant que nous roulons, Nadra me raconte de sa voix haut perchée les tracasseries du check-point. Le ton ne trahit aucune émotion, il détaille des faits.

– Nous laisserons la voiture du côté israélien. Nous traverserons à pied pour prendre ensuite un taxi, car passer en voiture prendrait des heures.

Qalendija. Un amas de véhicules parkés dans tous les sens sur des terre-pleins non aménagés. De nombreux taxis, repérables par leur couleur jaune, attendent des clients.

– Ici, nous abandonnons la voiture.

Tandis que nous marchons, le ciel devient de plus en plus menaçant. Je redoute qu'il pleuve, les battements de mon cœur s'accélèrent un peu, étrange sentiment, ceux que je crains ne sont pas les Arabes mais les soldats israéliens qui voient d'un mauvais œil les étrangers osant s'aventurer dans ces lieux. Je cherche nerveusement mon passeport belge.

– Pas maintenant, c'est au retour que tu en auras besoin, me rassure Nadra.

Le son sec du calcaire sous nos semelles. Un chemin caillouteux nous conduit à une sorte de tourniquet. En le traversant, j'aborde un continent inconnu avec la sensation physique d'un mur qui s'élève dans mon dos. Nous sommes passées à l'envers du décor. Plus loin, le vrai checkpoint où s'entassent les véhicules qui sont fouillés méthodiquement. J'imagine la morsure glacée du vent quand la pluie se déchaîne, les pieds qui pataugent dans la boue, ou la brûlure du ciel quand le paysage devient incandescent. Des cahutes, sommairement édifiées à partir de tôles et de matériaux de récupération, ont proliféré autour du passage. Des commerces de toutes sortes: tripots, marchands de radios et CD, téléphones mobiles, un instrument de survie indispensable ici, je m'en rendrai vite compte. Des vendeurs ambulants proposent des pains au sésame, des graines de lupin, des bouteilles d'eau. Étonnante poussée de la vie qui s'insinue par la moindre brèche des espaces confinés. Le long du mur, côté palestinien, des blocs de bétons en vrac, des amas de tiges de ferraille, de la terre retournée ont été abandonnés par les bulldozers, alors que du côté israélien tout a été ratissé et nettoyé. Mon regard cherche des uniformes, mais ils sont invisibles, par crainte de la provocation, j'imagine. Une tourelle de guet surplombe le passage, on les devine postés derrière la fente noire, au sommet. La bise fraichit.

Nadra appelle le taxi avec son portable. Je profite de l'attente pour observer la foule

de piétons de tous âges, vêtus pauvrement, les femmes, pour la plupart, voilées d'un foulard blanc sur des tuniques grises, souvent accompagnées de jeunes enfants, les vieillards, la tête serrée dans la *kuffiyah* (ou *keffieh*, coiffe traditionnelle). Les vieilles femmes, drapées de la robe traditionnelle palestinienne, portent leur charge sur la tête. Tous sont encombrés de sacs en plastique ou de paquets lourds. Ils tentent de se faufiler entre l'encombrement des camions qui piétinent, des moteurs qui ronflent. En dépit du vacarme, la scène semble silencieuse. Les êtres isolés dans une bulle de mutisme sont comme éteints. Ces gens en désordre se superposent à toutes les images de routes dont on ne voit jamais le bout. Les éternelles colonnes de personnes qui hantent toutes les frontières de l'Histoire, qu'elles marchent en Pologne, au Kosovo ou en Afrique, se ressemblent. Sous la lumière indifférente du midi, c'est toujours la même et fatigante routine des corps. Rien à voir avec l'effervescence du trafic de Jérusalem que nous venons de quitter. Est-ce parce que le soleil est caché que les teintes semblent assourdies? Ou est-ce la mince pellicule de poussière qui recouvre tout, même les herbes folles, en cette fin d'été...

À nouveau, le mur me paraît ridicule et facile à escalader. De ce côté-ci, il est comme humanisé par des tags qui l'inscrivent dans l'espace habité. Finalement notre taxi arrive. À bord, le conducteur me salue avec sympathie.

Arrivée à Ramallah où Mohammad nous attend. Je le reconnais immédiatement.

En douze ans, il n'a guère changé. Un peu plus grisonnant, et une pointe de lenteur dans les gestes. Après les premières effusions :

– Combien de temps as-tu?, me demande-t-il. Je me tourne vers Nadra, ils s'expliquent en arabe. Mohammad reprend :

– Nous allons faire un petit tour de Ramallah avec ma voiture pour que tu voies les changements. Malheureusement, Waffa, qui travaille dans son centre pour les femmes, n'a pas pu se libérer, ils attendent une visite officielle, elle le regrette beaucoup. Mais j'aimerais que tu rencontres Bissan², elle sort à trois heures de l'université...

– J'ai apporté des romans français pour elle. Je ne sais si mon choix a été judicieux. Elle verra ce qui lui convient, et si elle le souhaite, je pourrais en faire parvenir d'autres par Nadra.

Mohammad me remercie et me confirme l'impossibilité de s'en procurer sur place.

– D'ailleurs, cela fait six ans que je n'ai pas pu quitter Ramallah, même pour aller à Jérusalem. Sans permis, impossible. Nous ne pouvons pas sortir de Ramallah, même pas pour nous rendre dans d'autres zones des territoires. S'embarquer par l'aéroport de Tel Aviv est pratiquement impensable et, récemment, c'est devenu très difficile de voyager par Amman.

Sa voix laisse percer un sentiment de déréliction.

– C'est comme si vous étiez emprisonnés...

– Tu l'as dit, c'est exactement cela. Voir simplement la mer, jouer dans les vagues et le sable est une entreprise impossible. Le sentiment d'étouffement que cela provoque est difficile à imaginer. Bissan voudrait tant partir à Paris, mais j'ai peur pour elle, qui ne connaît rien d'autre que Ramallah. C'est une enfant extrêmement sensible...

– Je me souviens de ce que Waffa racontait, des cauchemars qu'elle faisait.

– La cadette a moins souffert, c'est une autre nature, beaucoup plus forte.

Nous continuons à rouler. Beaucoup de maisons en construction, des terrains vagues couverts de débris. Est-ce dû au peu de souci que la culture arabe a toujours porté à l'aspect extérieur de ses édifices, préférant cacher ses trésors à l'abri des regards indiscrets, ou est-ce un reflet de la débâcle actuelle?

– Comme tu le vois, le bâtiment est notre seule industrie. Bien que Ramallah soit la ville la plus riche de Palestine, elle possède un taux de chômage de 40 %.

– Et le reste du pays?

– 60 %, en général, 70 % à Gaza.

Mohammad attire mon attention sur un carré de bâtiments :

– Voilà la Mouqata'a, le quartier général d'Arafat. Nous allons la contourner. Là où tu vois le drapeau palestinien, c'est là qu'il demeure.

² Nom d'une petite ville palestinienne disparue en 1948 et immortalisée par la chanteuse libanaise Fayrouz.

Une partie est occupée par un amoncellement de gravats et de décombres. Mohammad me confirme :

– Les destructions des chars israéliens...

Cette petite place forte surmontée d'un drapeau vert et rouge a quelque chose de dérisoire, comme d'ailleurs le vieillard qui y est retenu prisonnier. J'interroge :

– Que penses-tu d'Arafat ?

Que les Israéliens en ont refait un héros. Il est corrompu, vieux, malade, mais le siège a réussi à lui conférer à nouveau la gloire d'un chef.

Au fur et à mesure de notre discussion, j'observe Mohammad. Il y a quelque chose qui émane de lui qui me touche profondément. Bien sûr, je ne suis pas dupe du tour qu'il me fait faire. Ce n'est pas un parcours innocent pour faire du tourisme. Il attend de moi que je témoigne, que je raconte ce que j'ai vu. Il sert sa cause, mais ne ferais-je pas de même ? Ce qui me touche, c'est autre chose. De sa personne se dégage une douceur, liée peut-être à la pratique de soulager les malades, une compréhension de l'humain acquise au contact de la souffrance d'autrui. Malgré l'interminable lutte pour la survie, malgré la loi de la violence et son travail d'effroi, malgré la solitude sur le versant noir de la nuit, nulle amertume, nulle emphase, nulle complaisance dans un statut de victime. Simplement, au bout du compte, une immense lassitude : « Nous sommes fatigués, si fatigués », répétera-t-il à plusieurs reprises. Ses épaules se sont un peu tassées sous le poids accablant du

désordre. Pourtant, quand je lui poserai la question :

– Avez-vous encore de l'espoir ? Il n'hésitera pas :

– Si nous n'en avons plus, que nous resterait-il ? Ça ne peut pas continuer indéfiniment ainsi. Il faut trouver une solution...

Alors que la réponse de mes amis de la gauche israélienne avait été :

– La guerre ne finira jamais. Cela fait cinquante ans que cela dure, Barak leur a tout proposé, ils n'en ont pas voulu. On ne peut pas négocier, leurs valeurs ne sont pas les nôtres.

Si les Israéliens peuvent s'accommoder d'une réalité certes terrifiante et sanglante, c'est parce qu'ils arrivent encore à « vivre avec », grâce à une situation matérielle relativement aisée (ceux que je connais). Victimes hantées par le cauchemar d'une histoire lourde de persécutions, ils s'enferment dans l'illusion d'être protégés par la force, et aujourd'hui par un mur. Ignorant ce qui se passe à leur porte, ils voyagent à l'étranger, écoutent des concerts de musique classique, vont au cinéma, au théâtre, évitent de parler des sujets qui fâchent, sans se rendre compte que l'univers qu'ils occupent est aussi fragile qu'une bulle de savon et qu'au dehors s'accumulent les frustrations, la révolte, les cris auxquels ils sont sourds. Ils semblent frappés de cécité, sauf à quelques exceptions près, comme mon cousin qui travaille avec les franges les plus défavorisées. Chaque jour, il est confronté au travail de sape causé par la

violence qui ronge l'intérieur d'une société de plus en plus injuste envers les démunis.

Mohammad interromp le cours de mes pensées :

– Regarde ici, c'est le coin le plus cher de Ramallah. Le mètre carré de terrain vaut encore plus ici qu'à Jérusalem ou à New York. Tous les riches Palestiniens, qui avaient émigré à l'étranger, se font construire des maisons ici.

La vue plonge sur un étagement infini de collines fauves, les monts de Judée, mais les villas, qui ressemblent à des palais luxueux, sont arrogantes. Les jardins ne sont pas achevés, tout semble être resté en chantier.

– Maintenant, je vais te monter le centre ville, reprend Mohammad. Seule distraction, le centre commercial en construction.

Toute la ville semble un chantier désordonné qui respire l'ennui. Aucune boutique attirante, quelques marchands de fruits et de légumes mal présentés. Des hommes jeunes désœuvrés traînent dans les rues, certains accroupis sur les talons. Les façades sont souillées d'inscriptions rageuses en arabe et en hébreu approximatif, parfois ornées de portraits naïfs, sans doute les « martyrs ». Je ne remarque aucune présence militaire ou policière. Des minarets et des coupoles vertes signalent de nombreuses mosquées neuves. Les jeunes filles, dont c'est l'heure de sortie de l'école, sont majoritairement voilées. Nous parlons de l'accroissement du sentiment religieux que

Mohammad attribue au conflit. Je lui rappelle ses prédictions qui se sont vérifiées, en ajoutant :

– En Europe, c'est la même chose. Le phénomène est plus général, il n'est pas seulement lié à l'islam. Peut-être la perte des repères dans un monde qui s'uniformise, où chacun cherche à retrouver une identité, des valeurs auxquelles se rattacher.

Je lui raconte mon travail avec les enfants et les problèmes rencontrés en France entre les communautés musulmanes et juives, la montée de l'antisémitisme. Mais bien qu'il prête une oreille attentive à mes propos, je sens bien que pour lui il s'agit d'un autre univers. Les questions que je peux évoquer perdent de leur impact ici, face à l'urgence et au drame, vécus au quotidien. Sur la route qui mène à son domicile, il pointe les rainures dans l'asphalte, creusées par le passage des chars, lors du siège.

– Nous habitons au-dessus de la Mouquata'a. Les tirs des roquettes tombaient de tous les côtés, autour de nous. Miraculeusement, notre maison n'a pas été touchée. Les fameux « escadrons antiterroristes » ratissaient sans cesse le secteur. Des semaines de terreur...

Je reconnais la maison située à flanc de colline, le beau jardin délaissé aujourd'hui. L'intérieur sobre et de bon goût n'a pas changé, mais des vêtements abandonnés traînent dans tous les coins. Mohammad m'invite dans sa bibliothèque composée de nombreux livres en arabe, bien sûr, mais aussi en allemand, en anglais, et en hébreu.

- En lisant les auteurs israéliens en hébreu, j'ai mieux compris l'âme juive, son histoire, sa sensibilité, ses peurs... Pour parler, il faut se connaître. Sortir de son monde, s'ouvrir à celui de l'autre.

Nous nous asseyons dans le salon sur des sièges en osier recouverts de coussins. Les murs chaulés aèrent l'espace. Nous évoquons les rencontres d'écrivains qu'il organisait :

- Aujourd'hui, c'est totalement impossible. Seul David Grossman a gardé le contact, il m'appelle encore de temps en temps. Mais je sais que pour lui c'est difficile aussi. La ligne téléphonique est souvent coupée...

- Tu sais, nous le recevons parfois au musée. C'est vraiment quelqu'un de bien...

- Alors si tu le vois, parle-lui de notre rencontre, raconte-lui que tu nous as vus. Je t'en prie... Malgré la retenue de la voix, je sens l'importance de ce lien. Une minuscule veilleuse au sein d'une solitude oppressante.

Plus tard, j'aurai David en ligne :

- C'est vrai, j'ai cessé d'appeler ces derniers temps, m'avoue-t-il. Quoi lui dire? La situation est tellement désespérante, même si je sais que pour eux, c'est encore pire...

- Oui, mais il compte tant sur vous...

La porte d'entrée vient de s'ouvrir

- Voilà, ce doit être Bissan qui arrive.

La fillette de huit ans s'est transformée en une jeune femme de vingt ans, sensible, fine. Très pâle, elle est vêtue d'un jean. Deux grands yeux sombres mangent le visage. Tout son être vibre de désir. Elle livre son souhait de venir à Paris, dans un français qu'elle prononce presque sans accent.

- Je suis tombée amoureuse de la langue française. Il y a tant de passion dans sa voix que je comprends qu'il ne s'agit pas d'une image mais d'un rêve qui l'habite. Je veux tout lire, tout connaître. Aussi bien l'histoire que la littérature, tout, afin d'apprendre un maximum de vocabulaire si je veux être traductrice. Si tu pouvais m'envoyer un dictionnaire de poche, ça serait bien, je pourrais l'emporter partout avec moi...

Sa boulimie de lecture, sa soif de connaissance, associées à une vulnérabilité, remuent quelque chose d'intime en moi. En même temps, je me rends compte à quel point elle a idéalisé la France. Devant tant d'attente, j'ai peur de décevoir.

16 heures. Nadra intervient en rappelant l'heure qui tourne.

Son taxi attend dehors, pour nous déposer chez ses parents qu'elle veut me présenter. Un bâtiment cossu entouré de vignes et d'arbres fruitiers. Tout d'abord, elle me montre la crèche qu'elle a organisée au rez-de-chaussée de la maison familiale. Trois pièces accueillent quarante-cinq enfants, que prennent en charge quatre personnes, dont deux de ses sœurs. Une fillette rieuse de dix ans nous accompagne, la cadette des onze enfants

de la fratrie. Nadra m'explique le fonctionnement, elle organise tout, dès 5 heures du matin, avant de rejoindre son travail à Jérusalem: les biberons et les soins, les repas, les activités. L'espace est joyeux, avec des jouets simples mais bien conçus. Elle ajoute :

– Si jamais il devient impossible de travailler à Jérusalem, j'aurais au moins le jardin d'enfants. Et puis cela fait du travail pour les gens d'ici.

La force de Nadra m'impressionne. Au sein de ce monde en faillite, de cette terre en ruine, ce petit bout de femme répare la blessure de son handicap en reconstruisant inlassablement, pierre par pierre, sans le moindre discours idéologique, comme une fourmi laborieuse, un monde où les femmes et les enfants auront une place meilleure. Je ne peux m'empêcher de penser que le salut du monde musulman réside dans les femmes qui, sans bruit, font évoluer leur environnement.

Nous rejoignons le premier étage par un escalier extérieur où nous croisons une autre sœur voilée.

Changement de décor. Le salon à la mode orientale. Profusion de fleurs artificielles, dorures, fauteuils et canapés majestueux. Le père très digne, bel homme mince, cheveux blancs, distant. La mère débordante de générosité, une vraie Mama méditerranéenne. Nous nous embrassons à plusieurs reprises. Elle me fait tout visiter. Vêtue d'une robe d'intérieure, elle n'est pas voilée. On m'offre un plateau de fruits, goyaves, pêches, citrons verts : « Ce sont des fruits de Palestine, ils sont déli-

cieux, prenez. » Viennent ensuite les gâteaux orientaux et le café turc parfumé à la cardamome. Mes yeux s'attardent sur les parois. Pas un centimètre carré qui ne soit occupé. Des sourates du Coran encadrées, une image d'Al Qods (La Sainte, dénomination arabe de Jérusalem), des photos guindées de famille, dont une de mon hôte devant la Ka'ba. Mais aucun portrait d'Arafat. Je m'adresse au maître de maison, en montrant la photo du pèlerinage à La Mecque.

– Vous êtes... Il acquiesce: « El Hadj ».

À travers la fenêtre, un figuier chargé de fruits que personne n'a récoltés.

Un frère marié à une Finlandaise est présent. Il revient au pays deux semaines par an pour rendre visite à ses parents. Leurs deux enfants blonds comme les blés entrent et ressortent en courant.

La discussion s'engage car il parle l'anglais. La partition de la Palestine est injuste, déclare-t-il sans ambages. Son père, qui vivait près de Tel Aviv, a été chassé une première fois en 1948, ensuite installé à Jérusalem Est, expulsé à nouveau en 1967.

– Il n'y a pas de place pour deux peuples ici. Bien sûr, je suis contre la violence, mais nous devons tout récupérer.

J'essaie d'argumenter :

– Il faut être réaliste, vous ne pouvez pas parler comme ça, les deux peuples doivent trouver un moyen de vivre ensemble...

- D'accord à condition que nous récupérons toutes nos terres et que les 4 millions de réfugiés reviennent.

Décontenancée par tant d'intransigeance, je tente de me justifier en présentant mon travail au musée.

- Cela ne sert à rien tant que la situation ne sera pas réglée ici, tous les Arabes se sentiront solidaires. Vous perdez votre temps...

Ce qui ne l'empêchera pas de m'offrir l'hospitalité chaleureusement si je viens en Finlande.

Dehors, les oiseaux piaillent et se rassemblent dans les arbres. Leur remue-ménage annonce la venue du crépuscule. Nadra donne le signal de départ.

Au check-point, c'est le chaos.

Nous sommes pris dans un embouteillage inextricable. Le taxi est bloqué. À côté de nous, en plein milieu de la route, des vendeurs ont posé des cages d'oiseaux qui attendent un preneur. En tendant le bras, je pourrai toucher, à travers les barreaux, une perruche verte agrippée à son perchoir. Plus loin, un couple de serins jaune canari, des oiseaux exotiques au plumage coloré. Il y en a de toutes sortes. Je suis fascinée par ces oiseaux en cage, leur fragilité exquise au sein de ce monde de survie, entre ces rangées de gros camions poussifs, entre ces nuages de poussière. L'image complètement surréaliste m'habitera longtemps, symbole d'une grâce fugace et gratuite au sein de la mêlée.

Le taxi nous largue à une certaine distance du passage. Je consulte ma montre: 17 heures. Voyant le crépuscule descendre, j'éprouve déjà une vague de soulagement à l'idée de rejoindre Jérusalem, quand Nadra se tourne brusquement vers moi:

- Le check-point vient d'être bouclé. Cela peut durer deux heures ou plus, on ne sait jamais.

La foule reflue apathique et résignée. Pas la moindre protestation. Un homme serre contre sa poitrine un nourrisson. La tête minuscule tient dans sa paume. Peut-être essayait-il de rallier un des hôpitaux de Jérusalem... La nervosité me gagne, tandis que Nadra s'accroche à son portable. Je ne comprends pas clairement ce qui se passe.

- Viens, on repart, ça ne sert à rien d'attendre. On essaye ailleurs.

Nous attrapons un taxi qui retourne vers Ramallah. Contrairement au chauffeur qui nous a promenées toute l'après-midi, celui-ci roule à tombeau ouvert. Je me souviens des mots de Mohammad expliquant combien la violence ambiante se répercutait dans le comportement des individus, entre autres au volant. Je n'ai toujours pas saisi pourquoi nous nous dirigeons vers Ramallah. La tension est palpable. Les images de mon avion à prendre le lendemain, d'un accident sanglant possible, se bousculent dans ma tête. Le taxi nous laisse devant un hôpital où nous retrouvons notre chauffeur habituel. Transbordement. Le soir continue à descendre...

Nadra :

– Nous allons passer par un autre chemin, mais il faudra rouler une heure et demie.

– Et là-bas, ce sera ouvert ?

– On ne sait jamais à l'avance.

Tandis que la voiture descend une côte, le chauffeur fouille dans des pochettes de CD. Nadra traduit avec un sourire complice :

– Il va te mettre de la musique douce parce qu'il te sent un peu tendue.

Réconfortée par leur attention, je réponds :

– Hé bien, c'est une expérience, comme ça je comprends mieux ce que vous vivez chaque jour.

La route sinueuse file à travers un décor de collines et de terrasses d'oliviers. Le paysage dérive dans un ruissellement violet. C'est l'heure où le crépuscule trébuche sur la sourde effervescence des calcaires, faisant écho à mon anxiété. De temps en temps, nous croisons un village arabe tapi dans la montagne ou un site de colons qui, dans l'ombre, ressemble à une citadelle fantôme, dominant la vallée. Je sais que d'un côté ou de l'autre peut éclater un échange de coups de feu qui nous prendrait en tenaille. Maintenant que la nuit est profonde, des étoiles brillent dans l'épaisseur du ciel. Les phares éclairent de leurs pinceaux des panneaux indicateurs par lesquels j'essaie de situer notre circuit. Je devine que nous faisons un grand tour par l'est. À notre gauche, Ofra, une ville israélienne implantée par

le Bloc de la foi, cerclée de caravanes et de barbelés, véritable place forte murée dans son rêve biblique.

Nous dépassons un croisement. Nadra :

– Si nous pouvions passer par là, nous atteindrions ma voiture en deux minutes. Mais seuls les colons juifs ont le droit de passer là. Nous, on n'a pas le droit. Tu vois, c'est comme ça tout le temps. Et on ne sait jamais pourquoi. Tu comprends maintenant pourquoi presque tout mon salaire passe en taxi ?

J'essaie d'appeler mon cousin pour le prévenir de mon retard. La ligne est difficile à obtenir. Quand je reconnais sa voix, je lui décris la situation, en français. Il demande : « Tu es avec Nadra ? – Oui, elle a tenu à m'accompagner tout le long. – Alors c'est bien... »

La traduction la fait rire : « Tu lui as dit que tu étais avec Nadra, alors il a su que tu étais en bonnes mains ! ». L'incroyable énergie de cette petite femme à la voix aigrette, capable de porter la vie et de reconforter au sein de l'anarchie, me remplit, à nouveau, d'admiration.

Nous roulons encore longtemps dans l'obscurité, quand un chemin de traverse se présente. Le taxi l'emprunte et soudain nous retrouvons au milieu d'un terrain rempli de voitures :

– Voilà nous y sommes, ma voiture est là.

Je n'y comprends rien. Nous n'avons traversé aucun check-point, ni aperçu le moindre militaire. Comment sommes-nous passés de l'autre côté ? Abasourdie, j'interroge :

– Mais, il n’y a pas de soldats ?

– Cela dépend, parfois il y en a, mais souvent pas. Simplement pour arriver ici, il faut rouler une heure et demie, alors que par le check-point, cela prendrait cinq minutes.

Cela n’a aucun sens, un terroriste décidé trouvera toujours le moyen de passer. Alors pourquoi ? Le règne de l’arbitraire, comme toujours, pénalise les plus démunis. Son absurdité le rend insupportable. Les travailleurs palestiniens sont les premières victimes des bouclages de même que les Israéliens les plus touchés par les attentats sont ceux qui empruntent les bus. L’oppression, quelle que soit son origine, prend les plus pauvres en otage.

La voiture de Nadra est couverte de rosée. Le froid du désert est brutalement tombé. Le moteur toussote, crache et cale. Après plusieurs essais infructueux, il accepte de tourner. Pendant que nous remontons vers Jérusalem, j’appelle mon cousin pour le rassurer. Son soulagement m’alerte sur son inquiétude passée.

Nadra soupire :

– Tout ce que nous voulons, c’est vivre et pouvoir travailler normalement. La politique, c’est pas mon truc. Tu comprends pourquoi je continue à travailler à Jérusalem, j’étouffe là-bas, quand je passe ici, je respire enfin.

19 heures. En un quart d’heure, nous avons atteint les lumières de Jérusalem. Nadra me dépose sur le boulevard Herzl. Un peu sonnée, je rejoins à pied l’appartement de ma tante. Tout est paisible, les cyprès frissonnent doucement, l’air sent la résine. Un chat se faufile entre mes jambes. Par les fenêtres entrouvertes, on entend le cliquetis des couverts, les voix heureuses des familles qui fêtent Souccoth.

Je suis passée à travers le miroir, laissant derrière moi un autre monde... ■

octobre 2004

Anne Rothschild, née à New York en 1943, a la double nationalité belge et suisse ; elle partage son travail entre une activité graphique de graveur et peintre et une production littéraire.

Tout en réalisant régulièrement des expositions à Jérusalem, Genève, Paris, elle a publié de nombreux recueils de poèmes, dont *Les Palais du désir*, aux éditions Empreintes à Lausanne en 2004, des romans, ainsi que des ouvrages de bibliophilie qu’elle a illustrés.

Elle réside à Paris où elle dirige actuellement l’action éducative du Musée d’art et d’histoire du judaïsme.